

# LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1<sup>er</sup> de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

## SOMMAIRE.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : L'ami d'Édouard (suite). — RÉCITS HISTORIQUES : Saint Bernard. — VARIÉTÉS : La chaussée des Géants; Morale de l'enfance; Le roi Dagobert.

## CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

## L'AMI D'ÉDOUARD.

V. Le docteur.

Palmer était trop agité pour songer au navire qui avait dû jeter l'ancre dans la rivière du Nouveau-Drontheim. Mais, le lendemain matin, le désir d'en apprendre des nouvelles le réveilla, et il résolut de se rendre au village afin de recueillir des informations.

Il était encore de bonne heure; ce brouillard épais appelé *cabout*, qui est particulier à la côte de Sumatra, couvrait la campagne comme d'un voile. Cultures, forêts, montagnes, tout avait disparu sous une vapeur rousse et uniforme; c'était à peine si Palmer, en traversant la cour, pouvait entrevoir confusément les cases de formes diverses qu'habitaient les gens de service. Ce brouillard toutefois n'apportait pas avec lui la fraîcheur qui caractérise nos brumes septentrionales; échauffé par un soleil ardent, quoique invisible, il ressemblait aux exhalaisons suffocantes d'une chaudière en ébullition. Cette chaleur lourde, humide,



Légère s'occupait de traire les vaches de buffles. (Page 273, col. 2.)

brûlait les voies respiratoires, et il fallait chaque matin plusieurs heures pour que le soleil, si puissant à

l'équateur, parvint à dissiper complètement le cabout empesté.

Mais Palmer était trop habitué à cette température pour qu'elle pût nuire à son activité de corps et d'esprit; aussi, avant de se rendre au port, jeta-t-il un regard rapide autour de lui, pour s'assurer si tout était en ordre à l'habitation. Légère, la fille de Tueur-d'Éléphants, s'occupait de traire les vaches de buffles sous les piliers qui supportaient sa case, et elle remplissait plusieurs jattes d'un lait gras et parfumé qu'on dit délicieux. Les Chinois, sous la conduite de Yaw, se dirigeaient en silence vers les rizières, tandis que les

négres, toujours bavards et bruyants, s'agitaient autour des magasins de sucre et d'indigo. Mais tout cela n'avait pas l'aspect riant que présente une ferme de Normandie par une fraîche matinée d'automne, quand les travailleurs partent pour compléter leur labeur quotidien. Ces hommes jaunes, noirs ou cuivrés, ces corps nus ou vêtus d'une manière bizarre, ces jargons sauvages, ces habitations de structure étrange, ce ciel fauve, ces vapeurs embrasées qui pesaient sur la campagne, rien n'eût rappelé à un Européen les scènes heureuses de la patrie absente.... rien que le chant de plusieurs coqs, appartenant à Tueur-d'Éléphants, qui célébraient à leur manière le retour d'une journée étouffante comme celle de la veille.

Après avoir donné des ordres aux uns, gourmandé la paresse des autres, Palmer se disposait à descendre au village, quand une exclamation en hollandais et une respiration haletante se firent entendre dans le brouillard avant même que le



colon eût pu reconnaître le survenant. Enfin, le voile de vapeur s'écarta, et Palmer se trouva en présence d'un homme gros et court, vêtu à l'européenne, qui, malgré l'heure matinale, semblait se diriger vers l'habitation.

Ce personnage, d'une figure placide et bienveillante, était en ce moment rouge, bouffi, tout en sueur, et il soufflait comme un buffle aux abois. Il avait pour coiffure un vieux chapeau à cornes; un uniforme, aux couleurs passées, serrait sa taille épaisse; une culotte de drap et de gros bas de laine complétaient cet équipement, peu approprié, on en conviendra, aux exigences du climat sumatrien. Le visiteur avait pris la précaution de porter au bout de son parapluie sa perruque poudrée à la farine de riz; néanmoins, il était temps qu'il arrivât au terme de son voyage, car évidemment il allait tomber suffoqué. Pour comble de malheur, le brouillard qui ternissait le verre de ses grosses lunettes vertes l'empêchait de voir où il était, et quand il se trouva dans la cour de l'habitation, il tourna deux ou trois fois sur lui-même comme frappé de vertige.

Ce malencontreux visiteur était meinher Avenarius van Stetten, chirurgien de l'université de Leyde, membre de plusieurs sociétés savantes, et chargé du service de santé des troupes hollandaises en garnison au Nouveau-Drontheim.

« Ah! cher docteur, dit Palmer en prenant la main de van Stetten pour le soutenir, est-ce vous qui affrontez ainsi ce maudit cabout? Ne parlez pas encore et appuyez-vous sur mon bras.... Nous allons entrer chez moi, et vous aurez un verre d'eau-de-vie de France pour vous remettre le cœur. »

Le docteur voulait répondre, mais la voix lui manqua, et il se laissa conduire dans une salle basse où régnait une fraîcheur relative. Là il se jeta sur un siège, qui faillit se briser sous son énorme poids. Cependant Palmer lui ayant fait prendre coup sur coup deux verres d'excellent cognac, le docteur revint à lui; il respira longuement, remit sa perruque sur son chef dénudé, et dit en toussant pour s'éclaircir la voix:

« Mille remerciements, monsieur Palmer; vous avez un chasse-brouillard assez généreux. Sur ma foi! je l'aime autant que notre genièvre de Hollande, dont je buvais souvent une petite mesure à la taverne des *Trois-Rois* quand j'étais étudiant à Leyde, et quand il fallait, par un froid de dix degrés, travailler dans un amphithéâtre d'anatomie.... Ah! qui m'eût dit alors qu'un jour je regretterais tant et la neige et la glace! »

Le colon voulut verser de nouveau; mais van Stetten l'arrêta.

« Non, non.... diable! reprit-il: ménagez ma pauvre tête.... Je ne suis pas de la force de mon ancien professeur Pomponius qui buvait douze verres de genièvre pendant que l'horloge de Saint-Pierre sonnait midi. »

Sans doute les souvenirs de son pays et de sa jeunesse agissaient comme rafraîchissants sur le bon docteur, car il ne paraissait pas près d'abandonner ce sujet, quand Palmer lui demanda:

« Vous venez sans doute voir votre malade, mon cher van Stetten? Elle n'est pas aussi bien que je le souhaiterais, et je vous prie de donner toute votre attention à son état de langueur et de faiblesse. Comme il est encore de bonne heure, elle n'est pas levée, sans doute: mais je vais la faire prévenir.... »

Il se disposait à frapper sur un gong; van Stetten l'en empêcha.

« Ne l'éveillez pas, dit-il avec empressement, un quart d'heure de sommeil est plus précieux pour notre belle malade que ne le seraient les prescriptions de toute la Faculté. Je verrai madame Palmer, cher monsieur, avant de quitter l'habitation; mais, à vrai dire, je n'aurais pas été assez indiscret pour me présenter chez vous à pareille heure si des considérations d'une nature pressante.... »

— Je gage qu'il s'agit encore d'histoire naturelle? dit le colon en souriant; j'aurais dû me douter en voyant le docteur van Stetten braver le cabout, qu'il y avait des plantes, des insectes ou des quadrupèdes rares au fond de l'affaire. »

Le bonhomme se redressa d'un air fâché:

« C'est de l'ingratitude, monsieur Palmer, répliqua-t-il, oui, de la noire ingratitude, et vous le savez bien. Quand j'allai, en plein soleil, dans la montagne, le jour où vous eûtes la jambe cassée en franchissant un ravin; quand par un effroyable orage de mousson, j'accourus ici pour soigner Édouard d'un dangereux coup de soleil, il ne s'agissait pas d'histoire naturelle, et j'étais en droit d'attendre.... »

— J'ai eu tort, van Stetten, mon excellent ami, interrompit le colon en serrant avec force la main du docteur; vous êtes le meilleur des hommes. J'ai eu tort, vous dis-je, et je vous en demande pardon.... Eh bien! nous parlerons de fleurs et d'animaux tant que vous voudrez; mais avant tout, veuillez satisfaire ma curiosité au sujet de ce navire qui a mouillé hier au soir dans la rivière.... Savez-vous qui il est et ce qu'il vient faire ici? »

Van Stetten répondit sans la moindre rancune:

« Quoi! l'ignorez-vous encore, Palmer? C'est la galiote la *Gertrude*, capitaine van Roer, de Batavia, qui vient chercher ici sa cargaison d'épices. Je compte profiter de son retour pour envoyer à Batavia mes collections, qui de là seront expédiées dans ma chère patrie. Au reste, vous ne pouvez manquer de voir bientôt le capitaine. Il paraît fort pressé de faire son chargement, et il devra naturellement s'adresser d'abord à vous, le plus riche colon du pays, pour acheter les épices dont il a besoin. »

« Maintenant que j'ai répondu à vos questions, ne me permettez-vous pas, Palmer, de vous demander à mon tour quelques détails au sujet des dangers qu'aurait courus hier mon gentil petit ami Édouard? »

— Ah! ah! connaissez-vous déjà cette aventure? reprit le colon, vous avez été promptement informé, docteur!

— Hier au soir on ne parlait pas d'autre chose dans toutes les cases du Nouveau-Drontheim; il s'agissait de tigres, d'orangs-outangs, de fleurs merveilleuses, et il y avait bien de quoi donner l'éveil à un modeste ami des sciences et de la nature tel que moi. »

Palmer satisfait la curiosité du docteur. Quand il parla de la fleur colossale qui avait attiré l'enfant dans la forêt et du magnifique tigre royal trouvé mort au pied du vieux bombax, van Stetten manifesta sa surprise et son admiration par des acclamations enthousiastes. Mais quand Palmer eut raconté comment un orang-outang avait assommé à coups de bâton le formidable tigre, le savant ne put plus se contenir.

Il se leva convulsivement, et, malgré la chaleur qui rendait toute agitation pénible, il se mit à se promener à grands pas dans la salle, en disant avec vivacité:



« J'avais bien entendu dire que ces grands singes de l'ordre des *primates* accomplissaient des actes extraordinaires qui semblent tenir du raisonnement ; mais je ne pouvais croire.... Et un de ces êtres singuliers se trouve en ce moment dans le voisinage ? Je veux le voir, l'étudier.... Quel bonheur si je pouvais révéler à la science des faits nouveaux sur cet étrange animal et envoyer sa peau en Europe, où il est presque inconnu ! J'offrirais cette peau au musée de Leyde, et elle y figurerait avec cette étiquette en gros caractères : *Donnée par le docteur van Stetten, de Leyde....* Quel honneur ! quelle gloire ! Mon nom alors serait immortel.... Mais puisque vous ne permettez pas qu'on essaye de tuer cet orang, je compte du moins en faire l'objet d'une observation assidue ; je vais passer mes journées dans la partie du bois où il s'est montré....

— Prenez garde, mon ami, d'augmenter le nombre des martyrs de la science. La forêt est très-mal fréquentée, comme vous savez ; et l'animal que vous désirez observer n'est pas des plus maniables. On assure qu'un orang, armé de son bâton, ne craindrait pas dix hommes vigoureux, et je n'ai pas de peine à le croire depuis que j'ai vu de ses œuvres. »

Cette observation parut refroidir un peu l'ardeur de van Stetten. Il se rassit en épongeant avec un mouchoir son front baigné de sueur.

« En effet, répliqua-t-il, j'ai entendu dire que l'orang était de force à se défendre contre l'éléphant lui-même. De plus, il donne de telles preuves d'intelligence, que les gens de ce pays voient en lui une espèce particulière d'hommes à laquelle il ne manque que la parole. Je prendrai des précautions afin de ne pas augmenter, comme vous dites, le nombre des victimes de la science ; toutefois, je ne veux pas tarder davantage à me mettre à la recherche de la fleur colossale ; quant au tigre....

— Vous n'avez pas besoin de vous déranger pour le tigre, docteur, dit Palmer en étendant la main vers la fenêtre garnie d'une natte transparente, car le voici qui vient à vous. »

En effet, Tueur-d'Éléphants et l'autre Malais, qu'on appelait Fumeur-d'Opium, entraient en ce moment dans la cour ; ils portaient, suspendu à une barre de bois, le corps de la bête féroce qu'ils étaient allés de bon matin chercher dans la forêt.

Ils déposèrent leur fardeau à l'ombre d'un bouquet de citronniers et de bananiers ; aussitôt les gens de l'habitation accoururent pour voir le monstre, qui depuis la veille était le héros de toutes les conversations. Quelques Chinois, les nègres et négresses, parmi lesquels se trouvait Maria, n'osaient s'en approcher, bien qu'ils sussent l'ennemi mort et bien mort. Les Malais, au contraire, pleins de mépris pour cette pusillanimité, agachaient de leurs pieds nus la gueule du tigre, comme s'ils eussent voulu réveiller sa férocité.

Fumeur-d'Opium, qui venait d'assister Tueur-d'Éléphants, était à peu près vêtu comme son compagnon, sauf qu'il portait, au lieu du mouchoir roulé autour de sa tête, un chapeau de jonc de forme barbare ; sa figure, naturellement hideuse et féroce, avait ce teint livide et plombé, cet air hébété que donne l'habitude de fumer de l'opium. En effet, tous ses profits étaient employés à acheter cette drogue funeste, et la petite pipe spéciale, suspendue à sa ceinture, près de son criss, rappelait qu'il était toujours prêt à se livrer à sa

passion favorite. Heureusement pour lui l'opium était cher et sa bourse se trouvait souvent vide. Sans cela, depuis longtemps ce misérable fût mort victime de sa triste manie, ou bien il eût éprouvé un de ces accès de frénésie auxquels sont sujets les Malais fumeurs d'opium. Pendant ces accès ils sortent de leurs maisons, se jettent, leur criss à la main, sur les passants et les tuent si l'on n'y prend garde ; de leur côté, les passants sont en droit de leur courir sus et de les assommer comme des bêtes féroces. Tel était le sort qui attendait celui-ci un jour ou l'autre, et cette certitude inspirait pour lui, aux habitants du Nouveau-Drontheim, une horreur mêlée de dégoût.

Quoique le tigre pesât plus de trois cents livres et que les deux amis eussent dû le porter pendant deux bons milles, à travers des vapeurs embrasées, pas une goutte de sueur ne coulait sur le front bronzé de ces hommes infatigables ; et ils attendaient, immobiles, dans un silence grave, qu'on leur apprît ce qu'ils devaient faire de leur conquête.

Van Stetten, comme on peut croire, s'empressa d'accourir, en se couvrant de son énorme parasol, tandis que Palmer plus robuste ou mieux acclimaté, se contentait de l'abri de son large chapeau en écorce de bananier. Comme ils s'approchaient du cercle formé autour du tigre, Édouard, encore vêtu de ses habits du matin, sortait aussi de la maison, traînant par la main sa jolie cousine Anna, qui résistait faiblement et détournait la tête avec effroi. L'espion finit par la laisser, et après être allé embrasser son père et le docteur, il se mit à jouer avec le tigre dont il tirait la longue queue, ce qui lui valut presque un sourire du sombre Tueur-d'Éléphants. Mais Anna ne paraissait pas rassurée par ces fanfaronnades, et ce fut seulement quand elle se fut réfugiée derrière la négresse qu'elle osa regarder les prouesses de son valeureux cousin.

Van Stetten, accroupi devant l'animal mort, l'examinait avec une curiosité avide. Palmer profita de ce moment pour demander aux Malais si pendant leur promenade matinale ils n'avaient pas aperçu l'orang de la veille. Tueur-d'Éléphants, en effet, l'avait entrevu dans le feuillage épais du vieux bombax, mais son camarade et lui, tout occupés du transport de leur tigre, n'avaient pas songé à inquiéter l'homme des bois.

« Cependant, ajouta-t-il froidement, il paraît s'être cantonné dans le voisinage de vos plantations, et si l'on ne parvient pas à l'en déloger au plus tôt, il assomera vos travailleurs, vous pouvez y compter.

— Eh bien ! répondit Palmer, on s'arrangera pour le décider à décamper et à retourner d'où il est venu. Nous irons en nombre dans la partie de la forêt où il se tient et nous ferons grand bruit ; cela suffira sans doute pour l'effrayer et le mettre en fuite. En attendant, je défends à mes gens d'envoyer des balles, des flèches ou des sagaies à cet orang.... Vous m'entendez tous, n'est-ce pas ? »

En ce moment le docteur van Stetten se redressa d'un air consterné.

« Miséricorde ! s'écria-t-il, le tigre a les os broyés ; impossible d'étudier son anatomie !... La peau est intacte et magnifique pourtant, et elle figurera merveilleusement dans ma collection.

— Il ne tient qu'à vous, dit Palmer, de l'acheter à ses propriétaires.



— Volontiers; quelles sont leurs conditions? Servez-nous d'interprète, Palmer, car je n'entends pas un mot de leur satané langage. »

Le colon demanda aux deux Malais quel prix ils mettaient à la propriété du tigre; la réponse du Fumeur-d'Opium fut prompte et brève. Tueur-d'Éléphants, tout en mâchant son énorme tampon de bétel, exposa beau-

coup plus longuement ses prétentions. Enfin Palmer dit en hollandais au docteur, qui attendait avec impatience le résultat de la négociation:

« Je savais d'avance ce que Fumeur-d'Opium exigerait de vous. Vous êtes médecin, et votre officine est bien fournie de drogues; il vous demande quelques prises d'opium pour s'enivrer.



Ce visiteur était meinher van Stetten. (Page 274, col. 1.)

— Il les aura; mais le malheureux n'est-il pas déjà assez abruti? Ignore-t-il que l'opium est un poison?

— Il n'entendrait pas mieux raison que les ivrognes des autres pays, et vos sermons seraient perdus. Pour ce qui est de Tueur-d'Éléphants, il consentira non-seulement à vous céder sa part du tigre, mais encore il se fait fort d'écorcher l'animal avec habileté, à la condition.... »

Il s'interrompt en riant.

« Achevez donc, dit le savant.

— C'est que la condition est si bizarre!... Elle vous fâchera peut-être.... Enfin, il exige que vous donniez vos soins à un blessé en danger de mort.

— Un blessé en danger de mort! N'est-ce pas mon devoir de secourir tous ceux qui souffrent?

— Sans doute, mais il s'agit d'un blessé d'une es-



pèce particulière... En deux mots, docteur, Tueur-d'Éléphants compte que vous voudrez bien panser son coq favori, un superbe coq de combat, qui a reçu, paraît-il, un mauvais coup dans le combat d'hier. »

Van Stetten fit un tel bond, que ses lourdes lunettes vertes sautèrent sur son nez, et que sa perruque tourna sur son crâne chauve, en projetant au loin un nuage de poudre de riz.

« Que le diable l'emporte lui et son coq ! s'écria-t-il ; croit-il donc qu'un gradué de l'université de Leyde, licencié en sciences naturelles, docteur en médecine, membre correspondant de la société Linnéenne, de l'Académie de Berlin, et *cætera*, va abaisser son art jusqu'à soigner un hargneux volatile ?

— Comme il n'y a pas d'université dans les forêts de Sumatra, j'essayerais vainement, mon cher van Stetten, de faire comprendre vos scrupules à ce maudit Malais. Pour lui, il préfère de beaucoup son coq à sa fille, et il vous croit fort honoré d'une semblable besogne. Prenez garde ; si vous lui refusiez sa demande, il serait capable de vous refuser sa part du tigre.

— Allons, allons, puisqu'il faut se résigner... Je panserai le coq. »

Le marché fut donc conclu, et pendant que les deux Malais transportaient le tigre sous un hangar voisin, où l'on devait opérer son dépouillement, Légère, sur un signe de son père, alla chercher le coq blessé. Force fut au docteur de tirer sa trousse et de bander les plaies du belliqueux oiseau, qui lui manifesta sa reconnaissance par plusieurs vigoureux coups de bec.

Alors l'assemblée se dispersa ; aussi bien le soleil avait vaincu le brouillard, et ses rayons, quoique moins insalubres que les brumes du cabout, avaient

une ardeur véritablement insupportable. Les ouvriers retournèrent à leurs travaux, tandis que les membres de la famille Palmer se réunissaient dans la salle à manger pour le repas du matin. Mais vainement le chef de la maison pressa-t-il van Stetten d'y prendre part ; l'enthousiaste naturaliste refusa obstinément, et demeura sous le hangar où Tueur-d'Éléphant, avec l'habileté d'un chasseur, procédait à la mise en peau du tigre royal.



Il se mit à jouer avec le tigre. (Page 275, col. 2.)

basses en usage dans le Céleste-Empire, tous les meubles, en laque précieuse, les porcelaines et la vaisselle,

étaient de fabrique chinoise ou japonaise. Le menu consistait en viandes froides, en beurre de buffle, en thé, café, et surtout en fruits délicieux d'espèces inconnues dans nos climats.

Le repas terminé, Palmer se leva, et, après avoir adressé quelques mots affectueux à sa femme, il se dirigeait vers la porte.

Anna, qui s'était approchée d'une fenêtre donnant sur la cour, s'écria tout à coup :

« Viens vite, Édouard ; voici le gouverneur, M. le major Grudmann, qui arrive dans son palanquin... Et il y a un autre gentleman aussi en palanquin, avec des porteurs vêtus de blanc... c'est beau ; viens vite. »

D'un saut, Édouard fut auprès de sa cousine.

« Oui, oui, c'est mon ami le major Grudmann, dit l'enfant en battant des mains ; vois-tu, Anna, pendant que les gentlemen causeront avec père, nous monterons dans leurs palanquins, et nous

nous ferons promener dans l'avenue... ce sera bien amusant ! »



Force fut au docteur de tirer sa trousse. (Page 277, col. 1.)



Palmer, de son côté, s'approcha de la fenêtre afin de reconnaître les visiteurs. L'un d'eux était bien le major Grudmann, l'officier hollandais qui commandait la garnison du Nouveau-Drontheim. L'autre, étranger à la colonie, paraissait âgé de cinquante ans environ et portait un costume moitié européen, moitié indien. Palmer, se tournant vers les dames, leur dit :

« C'est, en effet, le major et une autre personne arrivée hier par la *Gertrude*, qui viennent nous rendre visite; je cours au-devant d'eux... Machère Élisabeth, rentrez dans votre appartement; vous êtes trop souffrante pour remplir en ce moment les devoirs de maîtresse de maison... Vous, ma sœur, emmenez les enfants; ils ne pourraient que nous gêner. »

ÉLIE BERTHET.

(La suite au prochain numéro.)

## RÉCITS HISTORIQUES.

### SAINT BERNARD.

Saint Bernard est une des lumières de l'Église, et l'un des plus grands hommes de son siècle.

Il naquit en 1091, à Fontaines-lès-Dijon, petit bourg aux portes de Dijon. Il était le troisième fils de Tercelein, gentilhomme bourguignon, qui passa presque toute sa vie dans les camps. Sa mère, Aleth de Montbard, femme distinguée, d'une piété ardente et d'une grande instruction, se consacra tout entière à l'éducation du jeune Bernard. L'impression que laissèrent dans l'âme du jeune homme ces premiers enseignements maternels, ne s'effaça jamais; et lorsqu'un moment détourné de sa vocation par des amis dissipés, il se rappela ses conversations avec sa mère, qu'il avait perdue jeune, il renonça au monde, se livra à la méditation, et se prépara à entrer dans un couvent. Son éloquence persuasive fit partager ses résolutions à ses parents et à beaucoup de ses amis. Ses frères le suivirent dans sa retraite. Au moment où ils s'éloignèrent de la maison paternelle, Guy, l'ainé, dit au plus jeune enfant, qui jouait sur le seuil :

« Tout notre héritage t'appartient. »

L'enfant répondit :

« Ainsi vous aurez le ciel et moi la terre; vous êtes les mieux partagés. »

Bernard se retira, avec ses frères et ses amis, dans le couvent de Cîteaux, maison alors pauvre et sévère, établie dans un aride désert du diocèse de Chalon-sur-Saône. Mais l'éloquence et la réputation de ce moine de vingt-trois ans y attira bientôt un si grand nombre de religieux, que le cloître ne put plus les contenir, et qu'il fallut fonder un nouveau couvent.

Il y avait alors, dans un coin de la Champagne dépendant de l'évêché de Langres, une vallée sauvage, cachée au milieu des forêts, repaire ordinaire d'une bande de brigands qui l'avaient fait surnommer *Vallée d'Absinthe*. C'est le lieu que Bernard choisit pour y fonder le couvent qui devait devenir la maison mère de l'ordre célèbre des *Bernardins*. Dès lors le vallon changea de nom et d'aspect. Il s'appela *Clairvaux* (claire vallée), nom qu'il conserve aujourd'hui.

« En descendant la montagne, dit un contemporain, on voyait chacun travailler dans cette vallée; car les hommes pieux qui l'habitaient ne restaient jamais oisifs. Au milieu du jour on y trouvait la tranquillité de

la nuit, interrompue seulement par le bruit des travailleurs et le chant des louanges adressées à Dieu. Ce calme inspirait un tel respect aux voyageurs qui passaient près de là, qu'ils craignaient de parler d'autres choses que de choses saintes. »

Là, Bernard se livra tout entier à son penchant pour la vie contemplative. Il avait un sentiment si vif de la nature, qu'il passait des journées entières seul et immobile au milieu de la forêt : mais ce n'était pas là de vaines rêveries; il méditait profondément sur ses devoirs, s'élevait à Dieu par la contemplation de ses œuvres, s'instruisait par les réflexions et le silence de la solitude; le calme mystérieux des bois lui faisait pénétrer le sens le plus caché des divines Écritures. Il disait lui-même qu'il n'avait eu d'autres maîtres que les hêtres et les chênes.

« Croyez-en mon expérience, écrit-il à un de ses amis, vous trouverez dans nos forêts quelque chose de plus rare que dans les livres : les arbres et les rochers vous donneront des enseignements supérieurs à ceux des maîtres les plus habiles. »

Ces austères méditations ne le détournèrent point des soins et des devoirs que lui imposait son titre d'abbé, c'est-à-dire de directeur de la communauté. Il travaillait avec ardeur à maintenir la discipline de son couvent, à entretenir la ferveur des moines, et sa réputation de sainteté attirait tous les jours de nouveaux adeptes à Clairvaux. Mais l'austérité de sa vie et l'ardeur qu'il apportait à tous ses travaux minaient tellement sa santé, que l'évêque de Langres fut obligé de lui imposer un repos d'une année.

La renommée de l'abbé de Clairvaux s'était étendue dans tout le monde chrétien, lorsqu'une circonstance solennelle donna à son zèle et à son éloquence une occasion d'éclater aux yeux de la chrétienté. Deux papes, Anaclet et Clément II, venaient d'être élus en même temps. Chacun d'eux avait son parti, et les évêques étaient divisés. Bernard se déclara pour Clément; il l'accompagna en France, en Italie, en Allemagne, et fit partout reconnaître son autorité. Il mit ainsi fin au schisme funeste qui déchirait l'Église.

Tel était alors l'ascendant de sa parole, que les plus hauts seigneurs, les évêques, les rois eux-mêmes invoquaient ses conseils ou le prenaient pour arbitre de leurs différends. Il employait son influence à apaiser les querelles, si fréquentes alors entre les barons, à faire respecter la justice, à protéger le faible et à secourir l'indigent. Partout où se commettait une injustice, on entendait la voix de l'abbé de Clairvaux, et ni le titre ni la puissance des oppresseurs ne pouvaient l'arrêter ou l'intimider. Jamais homme, au moyen âge, n'exerça une autorité aussi étendue, aussi bienfaisante; et celui qui l'avait acquise était un homme encore jeune, faible de santé, simple d'extérieur, et qui n'était revêtu d'aucune des grandes dignités qui commandent le respect.

Tous ces soins l'éloignaient fréquemment de sa chère solitude de Clairvaux. Aussitôt que la cessation du schisme lui eut rendu un peu de liberté, il se hâta d'y revenir pour jouir du calme de sa vallée et méditer en silence sur les saintes Écritures. Mais ce repos ne fut pas de longue durée. A cette époque, l'enseignement du célèbre Abeilard attirait une foule de disciples qui s'attachaient à lui; ses doctrines, qui se répandaient dans toute la France, émurent les évêques. Ils crurent



y reconnaître des principes contraires à la foi de l'Église. On s'adressa alors à l'abbé de Clairvaux comme au plus capable entre tous de convaincre d'erreur un homme qui passait pour le plus habile dialecticien de son temps. Cité devant un concile réuni à Sens, Abeillard y fut convaincu d'erreur par l'abbé de Clairvaux et condamné d'une voix unanime.

Un événement d'une plus haute importance vint ensuite exercer l'activité de Bernard et porta sa gloire au plus haut degré. On venait d'apprendre en Europe que le royaume chrétien de Jérusalem, fondé par Godefroy de Bouillon, était menacé par les infidèles d'une entière destruction. Le projet d'une seconde croisade fut approuvé par le pape Eugène, ancien élève de Bernard à Clairvaux. Il donna alors à son ancien maître une preuve éclatante de reconnaissance et d'estime : ne pouvant venir lui-même en France, il écrivit une circulaire à tous les prélats du royaume, pour leur annoncer qu'il confiait à l'abbé de Clairvaux ses pouvoirs apostoliques.

Un concile fut tenu à Vezelay, aujourd'hui chef-lieu de canton du département de l'Yonne. Nous en avons rendu compte dans un de nos précédents numéros.

Le succès de saint Bernard fut complet. Le roi de France fut des premiers à prendre la croix. Conrad, empereur d'Allemagne, hésitait à l'imiter. Saint Bernard se rendit alors en Allemagne, et, un jour qu'il célébrait les divins mystères à Spire, devant l'empereur, il se mit à prêcher sans qu'on s'y attendit. Conrad fut si touché qu'il s'écria :

« Je reconnais les dons de la grâce divine, et je ne me montrerai point ingrat; je servirai Dieu, puisque lui-même me l'ordonne. »

Il reçut aussitôt des mains du saint la croix et l'éten-dard bénit par lui.

On offrit à Bernard le commandement de l'armée des croisés; toujours sage, il le refusa; toujours humain, il employa son influence à sauver les malheureux juifs que les croisés allemands voulaient exterminer avant leur départ pour la terre sainte.

La croisade, composée de bandes indisciplinées, réussit mal. Cet insuccès attrista les dernières années de saint Bernard, sans lui rien ôter de sa fermeté d'esprit et de son activité. Malade, épuisé, obligé de garder le lit, il travaillait encore, dictait des lettres, composait un grand ouvrage sur les droits de l'Église, et dirigeait sa communauté. Il mourut le 20 août 1153, à l'âge de soixante-trois ans. Honoré comme un saint, même de son vivant, il fut canonisé peu de temps après sa mort. Sa fête tombe le 20 août.

En 1860, M. Harlé d'Ophone a fait élever en grande pompe, à Clairvaux, une statue de saint Bernard. Placé sur une hauteur, debout, les mains et les yeux levés au ciel, dans l'attitude de l'inspiration, le saint semble dominer et protéger la vallée qu'il a si longtemps remplie de ses vertus et que son nom a illustrée à jamais.

LÉON DE LAUJON.

## VARIÉTÉS.

### LA CHAUSSÉE DES GÉANTS.

Au nord de la côte du comté d'Antrim, en Irlande, est un assemblage de rochers connus sous le nom de

*Chaussée des Géants*. Cette chaussée est composée d'une infinité de prismes basaltiques. Elle prend naissance à un des caps de cette côte, et s'avance à une grande distance dans la mer. Elle s'élève d'abord assez régulièrement au-dessus des eaux, présente à l'est un grand mur que la violence des flots a rongé, et s'incline ensuite assez sensiblement vers l'ouest, où la mer vient la recouvrir. Alors le sommet des colonnes forme un pavé d'une régularité parfaite, qui va se perdre dans l'Océan. Ce pavé a environ cent pieds de largeur. Tous ces prismes sont d'une grosseur et d'une forme différentes. Ils sont carrés, pentagones et même octogones; mais leur combinaison est telle que tous leurs côtés se touchent et ne laissent aucun intervalle entre eux. Les plus gros, qui sont à l'est, ont de dix-huit à vingt pouces de diamètre. Des articulations arrondies, convexes et concaves, s'emboîtant les unes dans les autres à une distance de huit à dix pouces, les divisent tous dans leur hauteur. Ils sont poreux, percés d'une infinité de petits trous, et leur couleur, qui est noirâtre partout où ils sont baignés par les flots de la mer, est blanchâtre dans les endroits qui sont continuellement exposés à l'action de l'air et du soleil. Le nombre de ces colonnes s'élève à plus de trente mille.

Les promontoires qui avoisinent la Chaussée des Géants offrent un aspect plus frappant et plus pittoresque. Dans un espace de douze à quinze milles, on aperçoit un rang de belles colonnes qui coupent le milieu de la pointe dont elle se détache. A très-peu de distance de cette pointe, on trouve un autre cap, orné dans sa hauteur, par deux superbes colonnades, dont l'une, de quarante à cinquante pieds de haut, est appuyée sur une énorme base d'une pierre rougeâtre, et a pour entablement une masse de rochers de soixante pieds d'épaisseur; et l'autre, de même hauteur, est couronnée d'un lit de lave que recouvrent des gazons et des broussailles. Cette même côte est ensuite décorée par une suite de prismes également divisés en deux colonnades qui viennent se terminer à la pointe de Fair-Head, dont la base, composée d'un amas de prismes et de laves que les vagues ont brisés, porte des colonnes informes de cent à cent cinquante pieds de hauteur. Cette scène majestueuse est terminée par d'autres balustres dont la forme et la combinaison offrent une variété infinie, et qui s'élèvent au milieu de la mer autour de la petite île de Chageri. P.

### MORALE DE L'ENFANCE.

L'ingratitude, enfants, vous ne pourrez le croire,  
Du bien qu'on nous a fait nous ôte la mémoire,  
Nous fait même souvent haïr nos bienfaiteurs.  
Ah! ce crime jamais ne souillera vos cœurs.

Un enfant inquiet, tremblant, pusillanime,  
Incertain dans sa crainte et dans sa volonté,  
Du mal de sa frayeur est d'abord la victime,  
Puis pour les vrais dangers n'a plus de fermeté.

Il ne faut pas, enfants, être trop susceptible,  
Se piquer sur un rien, être prompt à l'humeur;  
Aux moindres déplaisirs se montrer trop sensible,  
Des autres et de soi c'est faire le malheur.

Que votre âme à l'humeur jamais ne s'abandonne;  
Avec force et courage osez la surmonter;  
Mais si vous ne pouvez quelquefois l'éviter,  
Ne la faites au moins rejaillir sur personne.

MOREL DE VINDÉ.





Le bon roi Dagobert  
Fut mettre son bel habit vert;  
Le grand saint Eloi  
Lui dit : « O mon roi !  
Votre habit paré  
Au coude est percé.  
— C'est vrai, lui dit le roi;  
Le tien est bon : prête-le-moi. »

Le bon roi Dagobert  
Avait sa culotte à l'envers :  
Le grand saint Eloi  
Lui dit : « O mon roi !  
Votre Majesté  
Est mal culotté.  
— C'est vrai, lui dit le roi,  
Je vais la remettre à l'endroit. »

Du bon roi Dagobert  
Les bas étaient rongés des vers;  
Le grand saint Eloi  
Lui dit : « O mon roi !  
Vos deux bas cadets  
Font voir vos mollets.  
— C'est vrai, lui dit le roi;  
Les tiens sont bons : donne-les-moi. »

